

Fiodor Dostoïevski, *Le Joueur*, extrait 1.

Je suis enfin revenu de mon absence de deux semaines. Les nôtres étaient depuis trois jours à Roulettenbourg. Je pensais qu'ils m'attendaient avec Dieu sait quelle impatience, mais je me trompais. Le général me regarda d'un air très indépendant, me parla avec hauteur et me renvoya à sa soeur. Il était clair qu'ils avaient gagné quelque part de l'argent. Il me semblait même que le
5 général avait un peu honte de me regarder.

Maria Felipovna était très affairée et me parla à la hâte. Elle prit pourtant l'argent, le compta et écouta tout mon rapport. On attendait pour le dîner Mézentsov, le petit Français et un Anglais. Comme ils ne manquaient pas de le faire quand ils avaient de l'argent, en vrais Moscovites qu'ils
10 sont, mes maîtres avaient organisé un dîner d'apparat. En me voyant, Paulina Alexandrovna me demanda pourquoi j'étais resté si longtemps, et disparut sans attendre ma réponse. Évidemment elle agissait ainsi à dessein. Il faut pourtant nous expliquer ; j'ai beaucoup de choses à lui dire.

On m'assigna une petite chambre au quatrième étage de l'hôtel. – On sait ici que j'appartiens à la suite du général. –Le général passe pour un très riche seigneur. Avant le dîner, il me donna entre autres commissions celle de changer des billets de mille francs. J'ai fait de la monnaie dans le
15 bureau de l'hôtel ; nous voilà, aux yeux des gens, millionnaires au moins durant toute une semaine.

Je voulus d'abord prendre Nicha et Nadia pour me promener avec eux. Mais de l'escalier on m'appela chez le général : il désirait savoir où je les menais. Décidément, cet homme ne peut me regarder en face. Il s'y efforce ; mais chaque fois je lui réponds par un regard si fixe, si calme qu'il perd aussitôt contenance. En un discours très pompeux, par phrases étagées solennellement, il
20 m'expliqua que je devais me promener avec les enfants dans le parc. Enfin, il se fâcha tout à coup, et ajouta avec roideur :

— Car vous pourriez bien, si je vous laissais faire, les mener à la gare, à la roulette. Vous en êtes bien capable, vous avez la tête légère. Quoique je ne sois pas votre mentor, – et c'est un rôle que je n'ambitionne point, – j'ai le droit de désirer que... en un mot... que vous ne me compromettiez
25 pas...

— Mais pour perdre de l'argent il faut en avoir, répondis-je tranquillement, et je n'en ai point.

— Vous allez en avoir, dit-il un peu confus.

Il ouvrit son bureau, chercha dans son livre de comptes et constata qu'il me devait encore cent vingt roubles.

30 — Comment faire ce compte ? Il faut l'établir en thalers... Eh bien, voici cent thalers en somme ronde ; le reste ne sera pas perdu.

Je pris l'argent en silence.

— Ne vous offendez pas de ce que je vous ai dit. Vous êtes si susceptible !... Si je vous ai fait cette observation, c'est... pour ainsi dire... pour vous prévenir, et j'en ai bien le droit...

35 En rentrant, avant le dîner, je rencontrai toute une cavalcade.

Les nôtres allaient visiter quelques ruines célèbres dans les environs : mademoiselle Blanche dans une belle voiture avec Maria Felipovna et Paulina ; le petit Français, l'Anglais et notre général à cheval. Les passants s'arrêtaient et regardaient : l'effet était obtenu. Seulement, le général n'a qu'à se bien tenir. J'ai calculé que, des cinquante-quatre mille francs que j'ai apportés, – en y ajoutant

40 même ce qu'il a pu se procurer ici, – il ne doit plus avoir que sept ou huit mille francs ; c'est très peu pour mademoiselle Blanche.

Elle habite aussi dans notre hôtel, avec sa mère. Quelque part encore, dans la même maison, loge le petit Français, que les domestiques appellent « Monsieur le comte ». La mère de mademoiselle Blanche est une « Madame la comtesse ». Et pourquoi ne seraient-ils pas comte et comtesse ?

45 À table, M. le comte ne me reconnut pas. Certes, le général ne songeait pas à nous présenter l'un à l'autre ; et quant à M. le comte, il a vécu en Russie et sait bien qu'un outchitel¹ n'est pas un oiseau de haut vol. – Il va sans dire qu'il m'a réellement très bien reconnu. – Je crois d'ailleurs qu'on ne s'attendait même pas à me voir au dîner. Le général a sans doute oublié de donner des ordres à cet effet, mais son intention était certainement de m'envoyer dîner à la table d'hôte. Je compris cela au
50 regard mécontent dont il m'honora. La bonne Maria Felipovna m'indiqua aussitôt ma place. Mais M. Astley m'aida à sortir de cette situation désagréable, et, malgré le général, M. le comte et madame la comtesse, je parvins à être de leur société. J'avais fait la connaissance de cet Anglais en Prusse, dans un wagon où nous étions assis l'un près de l'autre. Je l'avais revu depuis en France et en Suisse. Je ne vis jamais d'homme aussi timide ; timide jusqu'à la bêtise, mais seulement
55 apparente, car il s'en faut de beaucoup qu'il soit sot. Il est d'un commerce doux et agréable. Il était allé durant l'été au cap Nord et désirait assister à la foire de Nijni-Novgorod. Je ne sais comment il a fait la connaissance du général. Il me semble éperdument amoureux de Paulina. Il était très content que je fusse à table auprès de lui et me traitait comme son meilleur ami.

1 Outchitel : précepteur

Questionnaire Terminale bac pro Œuvre intégrale

NOM	
PRENOM	
CLASSE	

Questions ouvertes	Réponses rédigées
<p>1. question de compréhension globale de l'extrait Citez les personnages évoqués dans cet extrait.</p>	<p><i>On peut voir dans l'ordre d'apparition le narrateur, le Général, sa sœur Maria Filipovna, Mézentsov, le petit Français et un Anglais (M. Astley), Paulina Alexandrovna, Nicha et Nadia, mademoiselle Blanche, sa mère, les domestiques,</i></p>
<p>2. question de compréhension globale de l'extrait Quelle place sociale le narrateur a-t-il dans son groupe ?</p>	<p><i>Le narrateur se situe à un rang intermédiaire. Il est précepteur des enfants mais reste aux ordres du Général et de sa sœur. Sa place n'est pas acceptée par tout le monde, par le Petit Français notamment, néanmoins M. Astley le traite comme « son meilleur ami. »</i></p>
<p>3. question de lexique en lien avec le thème dans l'extrait Pourquoi l'auteur a-t-il choisi la station balnéaire « Roulettenbourg » comme lieu de son récit ?</p>	<p><i>Il s'agit d'un jeu de mots qui évoque la roulette, le jeu le plus célèbre des casinos. Or le récit se passe essentiellement autour des casinos.</i></p>
<p>4. question de grammaire en lien avec le thème dans l'extrait A quoi servent les auxiliaires modaux dans le dialogue aux lignes 22-34 ?</p>	<p><i>Les auxiliaires modaux « pouvoir », « falloir », « avoir le droit de » présents dans le passage mettent en évidence les pensées des personnages. Le général tient à ce que le narrateur n'aille pas jouer son argent au casino pour ne pas avoir l'air ridicule, tandis que ce dernier veut avant toute chose récupérer l'argent qu'on lui doit.</i></p>
<p>5. question de compréhension fine en lien avec le thème dans l'extrait Pourquoi le Général trouve-t-il le narrateur « susceptible » ligne 33 ?</p>	<p><i>Le général pense que ce sont ses remarques paternalistes sur le mauvais usage de l'argent au jeu qui braque le narrateur, alors qu'il est plus vraisemblable que ce soit le non versement de la totalité de ce qui lui revient qui vexa ce dernier.</i></p>
<p>6. question de compréhension fine en lien avec le thème dans l'extrait « Et pourquoi ne seraient-ils pas comte et comtesse ? » ligne 44, pourquoi le narrateur dit-il cela ?</p>	<p><i>Les domestiques appellent le petit Français et Mademoiselle Blanche « comte » et « comtesse », mais on ne sait pas s'ils le sont réellement . Cette phrase interro-négative met en évidence ce doute. Peut-être que ces deux personnages sont des imposteurs ?</i></p>
<p>7. question de compréhension fine en lien avec le thème dans l'extrait « M. Astley m'a aidé à sortir de cette situation désagréable » Qu'a bien pu faire M. Astley pour aider le narrateur</p>	<p><i>Le narrateur n'était pas le bienvenu à la table. M. Astley a pu l'aider en le mêlant à la discussion des autres convives. Il lui a certainement demandé son avis sur quelque chose sans importance, lui permettant ainsi de s'intégrer au groupe.</i></p>
<p>8. sujet d'écriture d'un paragraphe réflexif Dans quelle mesure le jeu des apparences est-il mis en évidence dans ce premier extrait ?</p>	<p><i>On peut dire que ce début d'ouvrage de Dostoïevski met en évidence le jeu des apparences. On montre que l'on a de l'argent pour paraître riche comme le Général qui envoie le narrateur faire de la monnaie. Aussi le Général ne veut pas que le précepteur de ses enfants joue au casino pour ne pas paraître ridicule aux yeux de la société. Le Petit Français et Mademoiselle Blanche se font appeler « Comte et Comtesse » mais on ne sait pas s'ils ont quoi que ce soit de noble. A ce jeu, ils sont hostile à la présence d'un simple précepteur à leur table qu'ils finissent par accepter par l'entremise d'un anglais M. Astley.</i></p>
Temps de réalisation	<input type="checkbox"/> 45 minutes

Notre général s'approcha solennellement de la table. Les laquais se précipitèrent pour lui donner une chaise ; mais il négligea de les voir. Il prit trois cents francs en or dans sa bourse, les posa sur le noir et gagna. Il fit paroli ; le noir sortit de nouveau. Mais, au troisième coup, le rouge sortit, et il perdit douze cents francs d'un coup. Il s'en alla avec un sourire et tint bon. – Je dois dire que, devant moi, un Français gagna et perdit gaiement trente mille francs. Un gentleman doit tout perdre sans agitation ; l'argent lui est si inférieur qu'il ne peut s'en apercevoir. De plus, il est très aristocratique de ne pas remarquer combien tout cet entourage est vulgaire et crapuleux. Il serait pourtant tout aussi aristocratique de le remarquer et de l'examiner avec une lorgnette ; le tout à titre de distraction. La vie est-elle autre chose que l'amusement des gentlemen ? Le gentleman ne vit que pour observer la foule. La trop regarder pourtant ne convient pas. C'est un spectacle qui ne mérite pas une grande attention. Eh ! quel spectacle mérite l'attention des gentlemen ? Seulement, je parle pour les gentlemen, car, personnellement, j'estime que tout cela vaut un examen attentif, non seulement pour l'observateur, mais aussi pour les acteurs de ce petit drame, pour ceux qui, franchement et simplement, se mêlent à toute cette canaille. Mais mes convictions personnelles n'ont que faire ici. J'ai dit par conscience ce qu'il en était ; voilà l'important. Depuis quelque temps, il m'est très désagréable de conformer mes actions et mes pensées aux règles de morale. Je suis une autre direction...

La canaille jouait en canaille. Je ne suis pas loin de croire que ce prétendu jeu cache de simples vols. Les croupiers, au bout des tables, vérifient les mises et font les comptes. Voilà encore de la canaille ! des Français pour la plupart. Si je note ces observations, ce n'est pas pour décrire la roulette, c'est pour moi-même, pour me tracer une ligne de conduite. Il n'est pas rare, il est très commun, veux-je dire, qu'une main s'étende à travers la table et prenne ce que vous avez gagné. Une discussion s'élève, on crie, et, je vous prie, le moyen de prouver à qui appartient la mise ?

D'abord, tout cela était pour moi de l'hébreu. Je comprenais seulement qu'on pontait sur des chiffres, sur pairet impairet sur des couleurs. Je me décidai à ne risquer ce soir-là que deux cents des florins de Paulina.

La pensée que je débutais par jouer pour un autre me troublait. C'était une sensation très désagréable. Je voulais en finir tout de suite. Il me semblait qu'en jouant pour Paulina je ruinais mes propres chances. Il suffit donc de toucher à une table de jeu pour devenir superstitieux ! Je déposai cinquante florins sur pair. La roue tourna et le chiffre treize sortit. Maladivement, pour en finir plus vite, je mis encore cinquante florins sur le rouge. Le rouge sortit. Je laissai les cent florins sur le rouge, qui sortit encore. Je laissai le tout et je gagnai derechef. Je mis deux cents florins sur la douzaine du milieu, sans savoir ce que cela pourrait me donner. On me paya deux fois ma mise. Je gagnai donc sept cents florins. J'étais en proie à d'étranges sentiments. Plus je gagnais, plus j'avais hâte de m'en aller. Il me semblait que je n'aurais pas joué ainsi pour moi. Je mis pourtant les huit cents florins sur pair.

– Quatre, dit le croupier.

On me donna encore huit cents florins ; et, prenant le tout, je m'en allai trouver Paulina.

Ils se promenaient tous dans le parc, et je ne pus la voir qu'au souper. Le Français n'était pas là, et le général put profiter de cette absence pour me dire tout ce qu'il avait sur le coeur. Entre autres

choses, il me fit observer qu'il ne désirait pas me voir à la table de jeu. D'après lui, il était très dangereux pour moi que j'y parusse.

— Et en tout cas, moi, je serais compromis, répéta-t-il avec importance. Je n'ai pas le droit de régler votre conduite. Mais, comprenez vous-même...

45 Ici, selon son habitude, il ne finit pas. Je lui répondis très sèchement que j'avais fort peu d'argent et que je ne risquais pas d'en perdre beaucoup. En rentrant chez moi, j'eus le temps d'apprendre son gain à Paulina, et je lui déclarai que désormais je ne jouerais plus pour elle.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Cela me dérange... je veux jouer pour moi.

50 — Vous avez raison. La roulette est votre salut ! dit-elle avec un sourire moqueur.

— Pré-ci-sé-ment.

Quant à l'espoir de gagner toujours, c'est peut-être ridicule, j'en conviens. Et puis ?... Je demande seulement qu'on me laisse tranquille.

55 Paulina Alexandrovna m'offrit de partager le gain du jour, en me proposant de continuer à jouer dans ces conditions. Je refusai ; je déclarai qu'il était impossible de jouer pour les autres, que je sentais que je perdrais, que je perdrais sûrement.

— Et pourtant, tout sot que cela soit, moi aussi je n'ai d'espoir que dans la roulette. Il faut donc absolument jouer pour moi. Et je veux que vous partagiez. Vous le ferez.

Elle sortit sans écouter davantage mes observations.

Hier, de toute la journée, elle ne me dit pas un mot à propos du jeu. Elle évitait d'ailleurs de me parler. Ses manières étaient changées. Elle me traitait négligemment, me marquant à peine son mépris. Je compris qu'elle se trouvait offensée. Mais, comme elle m'en a averti, elle me ménage encore parce que je lui suis encore nécessaire. Étranges relations, incompréhensibles souvent pour moi, eu égard surtout à son orgueil ordinaire. Elle sait que je l'aime à la folie. Elle me permet même de lui parler de mon amour. Quelle plus profonde marque de mépris que celle-là !

« Tes sentiments me sont si indifférents, que tu peux me les dire ou les taire, cela m'est égal ! »

N'est-ce pas ?

Elle m'entretient souvent de ses propres affaires, mais jamais avec une entière franchise. C'est encore un raffinement de dédain. Elle me sait au courant de certaines circonstances de sa vie, de celles qui l'inquiètent le plus. Elle-même m'a donné certains détails, juste assez pour pouvoir m'utiliser, m'employer comme commissionnaire. Quant à l'enchaînement des événements, je l'ignorerai toujours. Pourtant, si elle me voit inquiet de ses propres inquiétudes, elle daigne me tranquilliser par des demi-franchises, voire par des trois quarts de franchises. Comme si elle ne devait pas, m'employant à des commissions très dangereuses, être avec moi d'une sincérité absolue !

Je connaissais depuis trois semaines son intention de me faire jouer à la roulette, car il n'était pas convenable qu'elle jouât elle-même. À sa physionomie je compris qu'il ne s'agissait pas d'un désir vague, mais d'un besoin très sérieux de gagner de l'argent. Pourtant, à quoi peut donc lui servir l'argent ? Elle doit avoir un but, quelque projet qui m'échappe, c'est-à-dire que j'entrevois, mais dont je ne suis pas sûr. Certes, l'humiliant esclavage qu'elle m'impose me donne le droit de la questionner catégoriquement. Puisque je suis pour elle si peu de chose, elle ne peut s'offenser de ma grossière curiosité. Mais elle me permet bien de la questionner ; seulement, elle ne me répond pas. Quelquefois, elle ne paraît même pas s'apercevoir que je l'interroge.

Hier, nous avons beaucoup parlé du télégramme envoyé, il y a quatre jours, à Pétersbourg et qui est resté jusqu'ici sans réponse. Le général était visiblement inquiet et pensif ; il s'agit évidemment de la babouschka. Le Français s'inquiète aussi. Hier soir, après le dîner, il s'est entretenu longuement et sérieusement avec le général. Avec nous tous il a un ton extraordinairement hautain et méprisant. Vous connaissez le proverbe : « Quand on te permet de t'asseoir à table, tu y mets les pieds. » Même avec Paulina, il montre un sans-gêne qui va jusqu'à la grossièreté. Pourtant, il prend part avec plaisir aux promenades communes, aux cavalcades, aux excursions hors de la ville. Il est lié depuis longtemps avec le général. En Russie, ils avaient le projet d'exploiter ensemble une fabrique. Je ne sais si ce projet est tombé dans l'eau ou s'ils y songent encore. De plus, et c'est un secret de famille que j'ai surpris par hasard, le Français a tiré le général d'embarras, l'an dernier, en lui prêtant trente mille roubles qui lui manquaient. Certes, le général était alors entre ses mains ; il lui fallait une certaine somme pour obtenir le droit d'abandonner son emploi, et sans de Grillet... Mais, maintenant, c'est mademoiselle Blanche qui tient le rôle principal.

Qui est cette mademoiselle Blanche ? Une Française du très grand monde, dit-on ; sa mère et elle posséderaient une fortune colossale. On la dit aussi parente de notre marquis, mais parente très éloignée, quelque chose comme... soeur au troisième degré. On dit qu'avant mon voyage à Paris, mademoiselle Blanche et le Français avaient des rapports plus cérémonieux. Enfin, leurs relations

étaient délicates. Tandis que, maintenant, leur connaissance, ou leur amitié, ou leur parenté, est plus libre et, par conséquent, plus intime. Est-ce le mauvais état de nos affaires qui leur fait juger inutile de dissimuler davantage ?

45 Il y a trois jours, j'ai remarqué que M. Astley examinait attentivement mademoiselle Blanche et sa mère. Il semble les connaître. Il me semble aussi que l'Anglais et le Français ne sont pas inconnus l'un à l'autre. Du reste, M. Astley est un homme si discret qu'il attire les confidences ; on devine qu'il garde les secrets par tempérament. C'est à peine si le Français l'a salué. Il ne le craint donc pas. Cela se comprend encore. Mais pourquoi mademoiselle Blanche affecte-t-elle aussi de ne pas le
50 regarder, d'autant plus que le marquis s'est trahi hier soir ? Pendant la conversation générale, je ne sais à quel propos, il a dit que M. Astley est immensément riche, « qu'il le sait ». Ce serait donc pour mademoiselle Blanche le moment de regarder M. Astley... Le général ne cache plus son inquiétude. Il attend le télégramme de Saint-Pétersbourg.

Paulina m'évite comme avec préméditation. Moi-même j'affecte l'indifférence. Je pensais toujours
55 qu'elle finirait par se rapprocher de moi. En revanche, hier et aujourd'hui, j'ai porté toute mon attention sur mademoiselle Blanche. Pauvre général ! Il est tout à fait perdu.

Une journée absurde. Il est onze heures du soir. Je reste dans ma chambre. Je repasse mes souvenirs. Ce matin, il a fallu aller jouer à la roulette pour Paulina. J'ai pris ses seize cents florins, mais à deux conditions : que je ne consens pas à partager le gain, et qu'elle m'expliquera ce soir même pourquoi elle veut de l'argent et combien elle en veut, car c'est évidemment dans un but particulier. Elle m'a
5 promis des explications, et je suis parti.

Il y avait foule au salon de jeu. Oh ! les avides et insolentes créatures ! Je me suis faufilé jusqu'auprès du croupier, puis j'ai commencé timidement, en risquant deux ou trois pièces. Cependant je faisais des observations. À proprement parler, il n'y a pas de calcul dans ce jeu. Du moins, le calcul n'y a pas l'importance que lui attribuent les joueurs de profession, qui ne manquent
10 pas de noter les coups sur un petit papier, de faire d'interminables calculs de probabilités et de perdre comme les simples mortels qui jouent au hasard. M. Astley m'a donné beaucoup d'explications sur les sortes de rythmes qu'affecte le hasard, en s'obstinant à préférer tantôt le rouge au noir, tantôt le noir au rouge, pendant des suites incroyables de coups. Chaque matin, M. Astley s'assied à une table de jeu, mais sans jamais rien risquer lui-même.

15 J'ai perdu toute la somme et assez vite. D'abord j'ai joué sur le pair deux cents florins, et j'ai gagné, puis rejoué et regagné trois fois.

C'était le moment de m'en aller. Mais un étrange désir s'empara de moi. J'avais comme un besoin de provoquer la destinée, de lui donner une chiquenaude, de lui tirer la langue. J'ai risqué la plus grosse somme permise, quatre mille florins, et j'ai perdu. Alors j'ai mis tout ce qui me restait sur
20 pair et j'ai quitté la table comme étourdi. Je ne pus apprendre à Paulina cette perte qu'un instant avant le dîner, ayant jusque-là erré tout le temps dans le parc.

À dîner j'étais très surexcité. Le Français et mademoiselle Blanche étaient là. On connaissait mon aventure. Mademoiselle Blanche se trouvait le matin dans le salon de jeu. Elle me marqua cette fois plus d'attention. Le Français vint droit à moi et me demanda tout simplement si c'était mon propre
25 argent que j'avais perdu. Il me semble qu'il soupçonne Paulina. J'ai répondu affirmativement.

Le général fut très étonné. Où avais-je pu trouver tant d'argent ? J'expliquai que j'avais commencé par cent florins. Que six ou sept coups de suite en doublant m'avaient amené à cinq ou six mille et que j'avais perdu le tout en deux coups. Tout cela était assez vraisemblable. En donnant ces explications je regardai Paulina, mais je ne pus rien lire sur son visage. Pourtant, elle ne
30 m'interrompit pas, et j'en conclus que je devais cacher nos conventions. En tout cas, pensais-je, elle me doit une explication, elle me l'a promise. Le général ne me fit pas d'autres observations. Je soupçonne qu'il venait d'avoir avec le Français une chaude discussion. Ils s'étaient enfermés dans une pièce voisine d'où on les entendait parler avec beaucoup d'animation. Le Français en était sorti, laissant voir une grande irritation.

35 Il me dit, dans le courant de la soirée, qu'il fallait être plus sage, et ajouta :

— D'ailleurs, la plupart des Russes sont incapables de jouer.

— Je crois, au contraire, que les Russes seuls savent jouer ! répondis-je.

Il me jeta un regard de mépris.

40 — Remarquez, ajoutai-je, que la vérité doit être de mon côté, car, en vantant les Russes comme joueurs, je les maltraite plus que je ne les loue.

— Mais sur quoi fondez-vous votre opinion ? demanda-t-il.

45 — Sur ce fait, que le catéchisme des vertus de l'homme occidental a pour premier commandement qu'il faut savoir acquérir des capitaux. Or le Russe non seulement est incapable d'acquérir des capitaux, mais il les dissipe sans système et d'une manière révoltante. Pourtant, il a besoin d'argent comme tout le monde, et les moyens, comme celui de la roulette, de s'enrichir en deux heures le séduisent. Mais il joue tout à fait au hasard et il perd.

— C'est juste ! dit le Français.

— Non, ce n'est pas juste, et vous devriez être honteux d'avoir une telle opinion de vos compatriotes ! observa sévèrement le général.

50 — Mais, de grâce, lui répondis-je, la négligence des Russes n'est-elle pas plus noble que la sueur honnête des Allemands ?

— Quelle absurde pensée ! s'écria le général.

— Quelle pensée russe ! ajouta le Français.

Elle était très absorbée ; dès qu'on se leva de table, elle m'ordonna de sortir avec elle. Nous prîmes les enfants et nous allâmes dans le parc. J'étais très énervé ; je ne pus me retenir de faire à Paulina cette sottise question :

5 — Pourquoi votre marquis de Grillet, le petit Français, ne vous accompagne-t-il plus quand vous sortez et passe-t-il des jours sans vous adresser la parole ?

— C'est un misérable ! dit-elle d'une voix étrange.

Je ne l'avais jamais entendue s'exprimer sur le marquis ; je n'insistai pas, je craignais de trop comprendre.

— Et avez-vous remarqué qu'il est en bons termes aujourd'hui avec le général ?

10 — Vous voulez tout savoir ? Le général est entre ses mains ; tout est au Français, et si la babouschka ne se dépêche pas de mourir, le Français deviendra propriétaire de toutes les valeurs que le général lui a engagées.

15 — Je l'avais entendu dire, je ne croyais pourtant pas qu'il s'agissait de choses si graves. Mais, alors, adieu, mademoiselle Blanche ; elle ne sera pas « madame la générale » ; elle abandonnera le général, et il se tuera.

— Possible !

— Comme c'est bien ! Quelle franchise ! Au moins elle n'aura pas dissimulé qu'elle ne l'eût épousé que pour son argent. Pas de cérémonies. Et la babouschka ! « Es-tu morte ? » Télégramme sur télégramme. Qu'en pensez-vous ?

20 — Vous êtes bien gai ! Est-ce votre perte d'argent qui vous rend si gai ?

— Ne me l'aviez-vous pas donné pour le perdre ? Je ne puis jouer pour les autres, moins pour vous que pour personne. Je vous avais prévenue que nous ne réussirions pas. Dites-moi, vous êtes très en peine d'avoir tout perdu ? Et pourquoi voulez-vous tant d'argent ?

— Et pourquoi ces questions ?

25 — Mais vous avez promis de m'expliquer... Écoutez ! je suis absolument convaincu que si je joue pour moi je gagnerai. J'ai cent vingt florins. Et alors vous prendrez tout ce que vous voudrez...

Elle fit une moue dédaigneuse.

30 — Que mon offre ne vous offense pas. Je suis pour vous si peu de chose que vraiment vous pouvez accepter de moi même de l'argent ! Un présent de moi est sans conséquence. D'ailleurs, j'ai perdu votre argent.

Elle me jeta un rapide coup d'oeil. Mon ton sarcastique l'irritait ; elle interrompit la conversation.

35 — Mes affaires ne vous regardent pas. Si vous exigez des renseignements, j'ai des dettes, voilà tout. J'ai emprunté, il faut que je rende. J'avais la folle pensée qu'en jouant je gagnerais à coup sûr. Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même, mais je le croyais. Qui sait ? c'était peut-être ma dernière chance, je n'avais peut-être pas le choix.

— Peut-être vous fallait-il gagner comme il faut qu'un noyé se raccroche à une paille flottante. Mais ce n'est qu'au moment de se noyer qu'on prend les pailles pour des poutres.

40 — Pourquoi donc y comptez-vous vous-même ? Il y a quinze jours, vous me répétiez sur tous les tons que vous gagneriez « nécessairement », qu'il ne fallait pas vous prendre pour un fou, que c'était très sérieux. Et, en effet, vous parliez sérieusement et on ne pouvait rien trouver de plaisant dans vos paroles.

— C'est vrai, répondis-je, absorbé. Je suis sûr de gagner quand je jouerai pour moi.

— Pourquoi cette certitude ?

— Peut-être parce qu'il faut que je gagne ! C'est peut-être aussi ma seule issue.

45 — Il vous faut donc aussi beaucoup d'argent ? Mais quelle croyance superstitieuse !

— N'est-ce pas ? Que puis-je faire de beaucoup d'argent, moi ?

— Cela m'est égal ! Mais si vous voulez, eh bien ! oui. Quel motif sérieux pouvez-vous avoir de désirer une fortune ? Qu'en feriez-vous ? Vous êtes un homme sans ordre, instable ; je ne vous ai jamais vu sérieux.

50 — À propos ! interrompis-je, vous avez une dette, et une jolie dette ! Au Français, n'est-ce pas ?...

— Vous êtes particulièrement insupportable aujourd'hui ! N'êtes-vous pas ivre ?

Tout à coup elle éclata de rire. Nous étions assis sur un banc, les enfants jouaient auprès de nous, non loin des équipages qui stationnaient. La foule circulait devant nous.

— Voyez-vous cette grosse femme, reprit Paulina. C'est la baronne Wourmergelm ; il n'y a que trois jours qu'elle est arrivée. Voyez-vous son mari, ce Prussien long et sec, armé d'une canne ?

5 Vous rappelez-vous comme il nous toisait avant-hier ? Allez tout de suite aborder cette baronne, ôtez votre chapeau et dites-lui quelque chose en français.

— Pour quoi faire ?

— Vous juriez de vous jeter du Schlagenberg ! Vous juriez que vous étiez prêt à tuer qui je voudrais ! Au lieu de toutes ces tragédies, je ne vous demande qu'une comédie. Allez, sans aucun
10 prétexte, je veux voir le baron vous donner des coups de canne.

— Vous me défiez, vous pensez que je ne le ferai pas ?

— Oui ! je vous défie. Allez ! je le veux.

— C'est une fantaisie ridicule, mais j'y vais. Pourvu que cela ne cause pas des désagréments au général et que le général ne vous ennuie pas à cause de cela ! Ma parole, j'y vais. Mais quelle
15 fantaisie ! Aller offenser une femme !

— Je vois bien que vous n'êtes qu'un bavard ! dit-elle avec mépris. Vous avez les yeux gonflés de sang, et c'est tout. Peut-être avez-vous trop bu à dîner. Croyez-vous donc que je ne comprenne pas combien c'est bête et que le général se fâchera ? Mais je veux rire, voilà tout. Vous faire offenser une femme, oui ; et vous faire battre, oui, je le veux.

20 Lentement, j'allai accomplir ma mission. Certes, c'était très bête, mais pouvais-je ne pas me soumettre ?

En m'approchant de la baronne, un souvenir me revint. Et puis j'étais comme ivre... un écolier ivre, comprenez-vous.

[...]

25 Je descends donc dans le sentier, je m'arrête au beau milieu, attendant la baronne et le baron. À cinq pas, j'ôte mon chapeau et je salue.

Je me rappelle que la baronne portait une robe de soie gris perle d'une ampleur extraordinaire, avec des volants, une crinoline et une traîne. Toute petite, cette baronne, très grosse, avec un menton si prodigieux qu'il couvrait toute sa gorge. Le visage rouge, les yeux petits, méchants, insolents. Elle
30 marchait comme si elle faisait honneur à la terre en la touchant du pied. Le baron a un visage composé de mille petites rides, des lunettes, quarante-cinq ans ; ses jambes commencent à sa poitrine, signe de race. Orgueilleux comme un paon et maladroit. Type de mouton.

Je vis tout cela en trois secondes ; mon salut et mon coup de chapeau arrêtaient à peine leur attention. Le baron fronça légèrement le sourcil, la baronne venait droit à moi sans me voir.

35 — Madame la baronne, dis-je très distinctement, très haut et en détachant chaque mot, j'ai l'honneur d'être votre esclave.

Puis je saluai, je remis mon chapeau sur ma tête, et, en passant auprès du baron, je tournai poliment mon visage vers lui et lui adressai un sourire significatif.

40 Paulina m'avait ordonné d'ôter mon chapeau, mais l'espièglerie était de mon initiative. Le diable sait qui me poussait. Je me sentais comme précipité d'une montagne.

— Hein ? grogna le baron en se tournant vers moi avec un étonnement mêlé de colère.

Je m'arrêtai en continuant de sourire. Il était stupéfait et levait ses sourcils jusqu'à la racine des cheveux. La baronne se retourna aussi de mon côté, très surprise, encore plus courroucée. Les passants commençaient à s'attrouper.

45 — Hein ? grogna de nouveau le baron en redoublant d'étonnement et de colère.

— Ja wohl !(c'est cela !) traînai-je en continuant à le regarder dans le blanc des yeux.

— Sind Sie rasend ? (êtes-vous fou ?) s'écria-t-il en brandissant sa canne. Mais il resta le bras en l'air, plus tremblant de peur que de colère.

50 C'était, je crois, ma toilette qui l'embarrassait. J'étais mis à la dernière mode, comme un homme du meilleur monde.

— Ja wa-o-o-hl !criai-je tout à coup et de toutes mes forces, en appuyant à la façon des Berlinoïses qui emploient à chaque instant dans la conversation cette locution et qui traînent sur la lettre apour exprimer les différentes nuances de leur pensée.

Le baron et la baronne se retournèrent vivement et s'enfuirent épouvantés.

55 Je revins sur mes pas et allai, sans me presser, vers Paulina. Mais, cent pas avant de l'atteindre, je la vis se lever avec les enfants et se diriger vers l'hôtel.

Je la rejoignis près du perron.

— J'ai accompli la... bêtise ! lui dis-je.

60 — Eh bien ! maintenant, débrouillez-vous ! répondit-elle sans me regarder, et elle disparut dans le corridor.

Je me proposais, malgré l'heure matinale, d'aller chez M. Astley, à l'hôtel d'Angleterre, quand de Grillet entra chez moi. C'était la première fois qu'il me faisait tant d'honneur. Pendant ces derniers temps, nous avons eu des rapports un peu tendus. Il me méprisait et je le détestais. J'avais des motifs particuliers pour le détester. Sa visite m'étonna donc beaucoup.

5 Il me salua très poliment, me fit des compliments banals sur mon installation, et, me voyant le chapeau à la main, me demanda si j'allais me promener. Je lui répondis que je me rendais chez M. Astley pour affaires. Aussitôt son visage devint soucieux.

De Grillet est, comme tous les Français, gai, aimable quand il le faut ou quand cela rapporte, et terriblement ennuyeux quand la gaieté et l'amabilité ne sont pas nécessaires. Le Français est très
10 rarement aimable par tempérament ; il ne l'est presque jamais que par calcul. S'il sent la nécessité d'être original, sa fantaisie est ridicule et affectée ; au naturel, c'est l'être le plus banal, le plus mesquin, le plus ennuyeux du monde. Il faut être une jeune fille russe, je veux dire quelque chose de très neuf et de très naïf, pour s'éprendre d'un Français. Il n'y a pas d'esprit sérieux qui ne soit choqué par l'affreux chic de garnison qui fait le fond de ces manières convenues une fois pour
15 toutes, par cette amabilité mondaine, par ce faux laisser-aller et cette insupportable gaieté.

— Je viens pour affaires, commença-t-il d'un ton dégagé, je suis l'envoyé ou, si vous préférez, l'intermédiaire du général. Il m'a expliqué la chose en détail, et je vous avoue...

— Écoutez, monsieur de Grillet, interrompis-je, je vous agréerai comme intermédiaire : je ne suis qu'un outchitel, je ne suis pas l'ami de la maison, et l'on ne me fait pas de confidences. Mais, dites-
20 moi, êtes-vous de la famille ? Car enfin, vous prenez intérêt à tout et à tous, vous êtes mêlé à tout, et tout de suite c'est vous qu'on choisit pour l'intermédiaire !...

Ma question lui déplut.

— Je suis lié avec le général par des intérêts communs et par d'autres considérations particulières, dit-il sèchement. Le général m'a envoyé vous prier de renoncer à vos intentions d'hier. Vos
25 inventions sont très spirituelles, mais aussi très malencontreuses. Le baron ne vous recevra pas, et ce ne sont pas les moyens de se débarrasser de vous qui lui manqueront. Dès lors, pourquoi vous entêter ? Le général vous a promis hier de vous reprendre à la première occasion favorable ; il vous autorise aujourd'hui à lui réclamer vos appointements sans le servir. C'est assez convenable, n'est-ce pas ?

30 Je lui répondis avec calme qu'il se trompait, que le baron m'écouterait. Je le priai ensuite de me dire franchement s'il était venu chez moi dans un autre but encore, et s'il ne désirait pas apprendre quel parti j'avais pris.

— Mais sans doute, il est assez naturel que le général veuille savoir comment vous agirez.

Et, pour m'écouter, il s'assit dans une position très commode, la tête renversée sur le dossier de son
35 fauteuil. Je fis tous mes efforts pour lui laisser croire que je prenais la chose au sérieux ; je lui expliquai que le baron m'avait offensé en s'adressant au général comme si je n'étais qu'un domestique, qu'il m'avait fait priver de ma place, que, naturellement, je me sentais blessé, mais que je savais comprendre les différences de position sociale et d'âge... Je me tenais à grand'peine pour ne pas éclater de rire.

40 — Je ne veux pas commettre une légèreté de plus, ajoutai-je. Je n'irai pas demander réparation au baron ; mais je crois avoir le droit d'offrir mes excuses à la baronne. Pourtant, je renonce même à cela, les procédés offensants du général et du baron ne me le permettant plus. Tout le monde croirait que j'ai fait des excuses dans le but de rattraper ma place. Tout compte fait, il faudra donc que j'exige, moi, des excuses du baron ; mais dans une forme assez modérée. Par exemple, qu'il me
45 dise : « Je n'ai pas voulu vous offenser. » Et alors, à mon tour, les mains libres et le cœur ouvert, je lui offrirai mes excuses. En un mot, terminai-je, je demande que le baron me délie les mains.

— Fi ! quelle subtilité ! quelle finesse exagérée ! Mais avouez donc, monsieur, que vous faites tout cela pour ennuyer le général... ou peut-être avez-vous quelque autre projet, mon cher monsieur... monsieur... pardon ; monsieur Alexis, n'est-ce pas ?...

50 — Mais, mon cher marquis, en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Eh bien ! le général...

M. Astley sourit et hocha la tête en signe d'affirmation.

— Oui, dit-il, je suis mieux informé que vous. Mademoiselle Blanche est l'unique cause de tous ces ennuis, voilà toute la vérité.

5 — Mais quoi ! mademoiselle Blanche !... m'écriai-je avec impatience, car j'espérais apprendre quelque chose de précis sur Paulina.

— Ne vous semble-t-il pas que mademoiselle Blanche a un intérêt particulier à éviter une rencontre avec le baron, comme si cette rencontre devait nécessairement être désagréable ou, pis encore, scandaleuse ?

— Et puis ? et puis ?

10 — Il y a trois ans, mademoiselle Blanche était déjà ici, à Roulettenbourg. J'y étais aussi. Elle ne s'appelait pas encore mademoiselle de Comminges, et la veuve de Comminges n'existait pas ; du moins personne n'en parlait. De Grillet n'y était pas non plus. Je suis convaincu qu'il n'y a aucune parenté entre eux et qu'ils ne se connaissent que depuis peu de temps. Je suis même fondé à croire que le marquisat de De Grillet est assez récent ; son nom de deGrillet doit être de la même date. Je
15 connais ici quelqu'un qui l'a rencontré jadis sous un autre nom.

— Il a pourtant des relations très sérieuses.

— Qu'importe ? Mademoiselle Blanche aussi !... Or, il y a trois ans, sur la demande de la baronne en question, mademoiselle Blanche a été invitée par la police à quitter la ville, – et c'est ce qu'elle fit.

20 — Comment ?...

— Elle était arrivée ici avec un certain prince italien décoré d'un nom historique, – quelque chose comme... Barbarini, – un homme tout constellé de bijoux, de pierreries très authentiques. Il sortait dans un magnifique attelage. Mademoiselle Blanche jouait au trente-et-quarante, d'abord avec succès, puis avec chance contraire. Un soir, elle perdit une grosse somme. Mais le vrai malheur,
25 c'est que le lendemain matin le prince disparut, et avec lui disparurent chevaux et voitures. La note de l'hôtel s'élevait à un chiffre énorme. Mademoiselle Zelma, – au lieu de madame Barbarini, elle était devenue mademoiselle Zelma, – était dans un désespoir extrême. Elle pleurait, criait, et, dans sa rage, déchirait ses vêtements. Il y avait dans le même hôtel un comte polonais. À l'étranger, tous les Polonais sont comtes. Mademoiselle Zelma, qui lacérait ses robes et se déchirait le visage de ses
30 ongles roses et parfumés, produisit sur lui une certaine impression. Ils eurent un entretien, et, à l'heure du dîner, elle était consolée. Le soir, le comte polonais se montra dans les salons de jeu ayant à son bras mademoiselle Zelma. Elle riait très haut, comme à l'ordinaire, plus libre même que d'habitude dans ses manières. Elle était de la catégorie de ces joueuses qui, à la roulette, écartent de vive force les gens assis, pour se faire place. C'est le chic particulier de ces dames ; vous l'aurez
35 certainement remarqué.

— Oh ! oui.

— Elle joua et perdit plus encore que la veille... Pourtant ces dames sont ordinairement heureuses au jeu, comme vous le savez. Elle eut un sang-froid étonnant... D'ailleurs, mon histoire finit là. Le comte disparut comme le prince, un beau matin, sans prendre congé. Le soir de ce jour-là,

40 mademoiselle Zelma vint seule au jeu et ne rencontra pas de cavalier de bonne volonté. En deux jours elle fut « nettoyée ». Quand elle eut perdu son dernier louis, elle regarda autour d'elle et aperçut à ses côtés le baron Wourmergelm, qui la considérait très attentivement et avec une indignation profonde. Elle ne prit pas garde à cette indignation, décocha au baron un sourire de circonstance et le pria de mettre pour elle dix louis sur la rouge. La baronne se plaignit, et, le soir

45 même, mademoiselle Zelma recevait la défense de paraître désormais à la roulette. Vous vous étonnez que je sois au fait de toute cette chronique scandaleuse ? Je la tiens d'un de mes parents, M. Fider, qui conduisit mademoiselle Zelma, dans sa voiture, de Roulettenbourg à Spa. Maintenant, elle veut devenir « générale », probablement ! pour éviter les notifications de la police. Elle ne joue plus, elle doit prêter sur gages aux joueurs. C'est beaucoup plus lucratif. Je soupçonne même que le

50 pauvre général est son débiteur, et peut-être aussi de Grillet, à moins que ce dernier ne soit, au contraire, son associé. Vous comprenez maintenant qu'elle doit éviter, au moins jusqu'à son mariage, d'attirer l'attention de la baronne et du baron.

Sur le perron de l'hôtel se tenait la babouschka¹ ! On l'avait apportée dans un fauteuil. Elle était entourée de valets et de servantes. Le majordome était allé en personne à la rencontre de la nouvelle venue, qui amenait ses domestiques personnels et des voitures encombrées de bagages. – Oui, c'était elle-même, la terrible, la riche Antonida Vassilievna Tarassevitcheva, avec ses soixante-quinze ans ; c'était bien la pomiestchitsa², la barina³ de Moscou, la baboulinka⁴, pour qui l'on avait tant fait jouer le télégraphe, toujours mourante, jamais morte. Elle arrivait à l'improviste, comme il pleut, comme il neige. Privée de l'usage de ses jambes, elle était venue, dans son fauteuil, que depuis cinq ans elle n'avait jamais quitté, vivante pourtant, contente d'elle-même, se tenant droite, le verbe haut et impératif, grondant toujours, toujours en colère ; en un mot, tout à fait la même
10 personne que j'avais eu déjà l'honneur de voir deux fois depuis que j'étais au service du général en qualité d'outchitel⁵.

Je me tenais devant elle immobile, comme pétrifié. Elle me regardait de ses yeux perçants. Elle m'avait reconnu et m'avait appelé par mon nom et celui de mon père.

Et c'était cette vivace créature qu'on croyait déjà dans la bière et qu'on ne considérait plus que
15 comme un héritage ! Elle nous enterrera tous, pensais-je, et l'hôtel avec nous ! Et les nôtres, maintenant, que deviendront-ils ? – Le général ? – Elle va mettre tout l'hôtel sens dessus dessous...

— Eh bien, mon petit père, pourquoi te tiens-tu ainsi devant moi, les yeux écarquillés ? me cria la babouschka. Tu ne sais donc pas souhaiter la bienvenue ? Ou bien ne m'as-tu pas reconnue ? Entends-tu, Potapitch ? – dit-elle à un petit vieillard orné d'une cravate blanche étalée sur un frac, et
20 d'un crâne déplumé, son majordome, qu'elle avait emmené avec ses bagages. – Entends-tu ? Il ne me reconnaît pas ! On m'a déjà couchée dans mon tombeau !... On envoyait télégramme sur télégramme : « Morte ? ou : Pas encore ? » Je sais tout. Pourtant je suis encore de ce monde.

— Mais permettez, Antonida Vassilievna, pourquoi souhaiterais-je votre mort ? répondis-je assez gaiement et revenu de ma stupeur. J'étais seulement étonné...

25 — Qu'y a-t-il donc de si étonnant ? J'ai pris le train ; je suis partie. On est très bien dans le train. Tu es allé te promener ?

— Oui, je reviens de la gare.

— Il fait bon ici, et chaud. Et quels beaux arbres ! J'aime cela... Les nôtres sont-ils à la maison ? Où est le général ?

30 — À la maison certainement, à cette heure-ci.

— Ah ! ah ! ils ont leurs heures ! Que de cérémonie ! C'est le grand genre. N'ont-ils pas leur voiture, ces grands seigneurs ? Une fois leur fortune gaspillée, ils sont allés à l'étranger. Et Praskovia aussi est avec eux ?

— Oui, Paulina Alexandrovna est ici.

35 [...]

1 Vieille femme russe

2 Propriétaire terrien

3 Noble/supérieure

4 Diminutif de grand-mère

5 Précepteur

Méchant homme que je suis ! Une fois mon premier étonnement passé, j'étais tout au plaisir du coup de foudre que nous allions ménager au général. J'étais aiguillonné, et j'allais en avant, tout joyeux.

40 La famille du général occupait un appartement au troisième étage. Je ne fis prévenir personne, je ne frappai même pas aux portes ; j'ouvris brusquement, et la babouschka fut introduite comme en triomphe. Le hasard fit bien les choses. Ils étaient tous réunis dans le cabinet du général. Il était midi ; on se disposait pour une partie de plaisir. Les uns devaient aller en voiture, les autres à cheval. Tout le monde était là ; sans compter Paulina, les enfants et leurs bonnes et le général lui-même, il y avait de Grillet, mademoiselle Blanche en amazone, sa mère, madame veuve de
45 Comminges, le petit prince et un savant, un Allemand que je voyais ce jour-là pour la première fois.

On déposa le fauteuil de la babouschka juste au milieu du cabinet, à trois pas de son neveu. Dieu ! je n'oublierai jamais cette scène ! Le général était en train de faire un récit que de Grillet rectifiait. Depuis deux ou trois jours, j'avais remarqué que mademoiselle Blanche et de Grillet faisaient la cour au petit prince à la barbe du pauvre vieux. Tout le monde était de bonne humeur, – factice
50 pourtant.

À la vue de la babouschka, le général resta comme foudroyé, et, la bouche bée, s'arrêta au milieu d'un mot les yeux agrandis, comme fasciné. La babouschka restait aussi silencieuse, immobile. Mais quel regard ! quel regard triomphant, provocant et railleur ! Ils se regardèrent ainsi durant à peu près dix secondes. Ce silence était extraordinaire. De Grillet laissa voir le premier un trouble
55 singulier. Mademoiselle Blanche levait les sourcils, ouvrait la bouche et contemplait la babouschka d'un air effarouché. Le prince et le savant, très surpris, considéraient ce tableau. Les yeux de Paulina exprimèrent d'abord un profond étonnement ; tout à coup elle devint pâle comme un linge. Une minute après, le sang afflua à son visage et empourpra ses joues, puis elle pâlit encore.

Oui, c'était une catastrophe pour tous.

Elle tira de sa poche une bourse bien garnie et y prit un florin.

— Là, mets-le tout de suite sur le zéro.

— Babouschka, le zéro vient de sortir ; c'est un mauvais moment pour jouer sur ce chiffre. Attendez.

5 — Qu'est-ce que tu racontes ! Mets où je te dis.

— Soit, mais le zéro peut ne plus sortir aujourd'hui, et si vous vous entêtez, vous pouvez y perdre mille florins.

— Des bêtises ! Quand on craint le loup on ne va pas au bois. C'est perdu ? Mets encore.

[...]

10 Je mis les deux louis. La petite boule roula longtemps et enfin se mit à sauter plus doucement sur les rayons ; la babouschka était comme hypnotisée et serrait ma main. Tout à coup, boum !

— Zéro ! cria le croupier.

— Tu vois ! Tu vois ! dit vivement la babouschka toute rayonnante. C'est Dieu lui-même qui m'a donné l'idée de mettre deux louis. Combien vais-je avoir ? Pourquoi ne me donne-t-il pas d'argent ?

15 Potapitch ! Marfa ! Où sont-ils ? Où sont les nôtres, Potapitch !

— Babouschka, Potapitch est à la porte ; on ne l'a pas laissé entrer. Voyez, on vous paye, prenez.

On jetait à la babouschka un gros rouleau de cinquante louis enveloppés dans du papier bleu, vingt louis en monnaie. Je ramassai le tout devant la babouschka.

20 — Faites le jeu, messieurs, faites le jeu... Rien ne va plus ! cria le croupier au moment de mettre en branle la roulette.

— Dieu ! nous sommes en retard. Mets ! mets donc vite !

— Où ?

— Sur le zéro, encore sur le zéro ! Et mets le plus possible. Combien avons-nous gagné ? Soixante-dix louis ? Pourquoi garder cela ? Mets vingt louis à la fois.

25 — Mais vous n'y pensez pas, babouschka ! Il peut rester deux cents fois sans sortir. Vous y perdrez votre fortune !

— Mensonges ! bêtises ! Mets, te dis-je ! Assez parlé, je sais ce que je fais.

— D'après le règlement, on ne peut mettre plus de douze louis sur le zéro. Voilà, j'ai mis les douze.

30 — Pourquoi ? Ne me fais-tu pas des histoires ? — Moussieu, cria-t-elle en poussant le coude du croupier, combien sur le zéro ? Douze ? Douze ?

Je me hâtai d'expliquer la chose en français.

— Oui, madame, répondit avec politesse le croupier. De même que chaque mise ne doit pas dépasser quatre mille florins. C'est le règlement.

— Alors, c'est bien, va pour douze !

35 — Le jeu est fait ! cria le croupier.

La roue tourna et le nombre treize sortit.

— Perdu !

— Encore ! encore ! encore !

Je ne résistai plus, je ne fis que hausser les épaules et je mis douze nouveaux louis.

40 La roue tourna longtemps. La babouschka tremblait.

Espère-t-elle sérieusement que le zéro va encore sortir ? me demandai-je avec étonnement. L'assurance décisive du gain rayonnait sur son visage. La petite boule tomba dans la cage.

— Zéro ! cria le croupier.

45 — Quoi !!! Eh bien ! tu vois ? me dit la babouschka avec une indescriptible expression de triomphe.

J'étais moi-même joueur. Jamais je ne le sentis plus qu'en cet instant. Mes mains frémissaient, la tête me tournait. Certes, le cas était rare : trois zéros sur dix coups ! Pourtant cela n'était pas extraordinaire. Trois jours auparavant, j'avais vu le zéro sortir trois fois de suite.

50 Tout le monde rivalisa d'amabilité pour la babouschka ; on lui régla son gain avec humilité. Elle avait à recevoir quatre cent vingt louis, c'est-à-dire quatre mille florins et vingt louis.

Cette fois-ci, la babouschka n'appela plus Potapitch. Elle ne tremblait plus, extérieurement du moins ; elle tremblait, pour ainsi dire, intérieurement.

— Alexis Ivanovitch, il a dit qu'on peut mettre quatre mille florins, n'est-ce pas ? Eh ! mets les quatre mille sur le rouge.

55 La roue tourna.

— Rouge ! cria le croupier.

Cela faisait donc en tout huit mille florins.

— Donne-m'en quatre mille et mets les quatre autres mille sur le rouge.

J'obéis.

60 — Rouge !

— Ça fait douze ; donne-les-moi. Mets l'or dans ma bourse et cache les billets. En voilà assez. Rentrons

On roula vers la porte le fauteuil de la babouschka. Elle était rayonnante. Tous les nôtres la félicitèrent. Malgré son excentricité, son triomphe semblait lui avoir fait une auréole, et le général ne craignait plus de se montrer en public avec elle. Avec une familiarité souriante, il adressa à la babouschka des compliments pareils à ceux qu'on donne à un enfant. Visiblement, il était étonné, comme tous les autres assistants, qui parlaient entre eux en se montrant la babouschka. Plusieurs s'approchèrent pour la mieux voir. M. Astley parlait d'elle avec deux de ses compatriotes. Les dames l'examinaient avec curiosité. De Grillet était aux petits soins pour elle.

— Quelle victoire ! disait-il.

— Mais, madame, c'était du feu ! ajouta avec un sourire obséquieux mademoiselle Blanche.

10 — Eh ! oui, voilà. J'ai gagné douze mille florins. Sans compter l'or : avec l'or ça doit faire treize. Six mille roubles de notre monnaie, hein !

— Plus de sept mille, lui dis-je ; peut-être huit au cours actuel.

— Ce n'est pas une plaisanterie, huit mille roubles ! Potapitch, Marfa, avez-vous vu ?

— Ma petite mère ! mais comment avez-vous fait ? s'exclamait Marfa. Huit mille roubles !

15 — Voilà cinq louis pour chacun de vous.

Potapitch et Marfa se précipitèrent pour lui baiser les mains.

— Donne un louis à chacun des porteurs, Alexis Ivanovitch. Ce sont des laquais, ces gens-là qui me saluent ? Donne-leur un louis à chacun.

20 — Madame la princesse... un pauvre expatrié... malheurs continuels... Ces princes russes sont si généreux !

C'était un homme vêtu d'un veston usé, d'un gilet de couleur, qui tournait autour du fauteuil en tenant sa casquette très haut au-dessus de sa tête.

25 — Donne-lui aussi un louis... non, deux louis. Assez maintenant, nous n'en finirions plus. Levez-moi et marchons ! Praskovia, je t'achèterai demain une robe ; et à l'autre... comment donc ? mademoiselle Blanche, je lui achèterai aussi une robe. Dis-le-lui en français, Praskovia.

— Merci, madame, fit mademoiselle Blanche avec un sourire ironique et gracieux en clignant de l'oeil à de Grillet et au général.

Le général ne dissimulait pas son embarras, et poussa un soupir de soulagement quand nous arrivâmes à l'hôtel.

30 — Et Fédossia ! s'écria la babouschka en se rappelant la vieille bonne du général, elle aussi va être étonnée ! Je veux aussi lui acheter une robe. Alexis Ivanovitch, donne donc quelque chose à ce mendiant... Et toi, Alexis Ivanovitch, tu n'as pas encore tenté la chance ?

— Non.

— Je voyais pourtant bien tes yeux étinceler.

35 — J'essayerai, babouschka, plus tard.

— Et ponte seulement sur le zéro ; tu verras... Combien as-tu d'argent ?

— Vingt louis, babouschka.

— Ce n'est pas assez. Je t'en prêterai cinquante, moi, si tu veux. Prends ce rouleau-là. Et toi, mon petit père, dit-elle tout à coup au général, n'y compte pas, c'est inutile, tu n'auras rien.

40 Le général eut une crispation singulière. De Grillet fronça le sourcil.

— La terrible vieille ! dit-il entre ses dents au général.

— Un autre mendiant ! Un mendiant ! cria la babouschka. Donne-lui aussi un florin.

Cette fois-ci, c'était un personnage très vieux, avec une jambe de bois, une longue redingote bleue et qui s'appuyait sur une canne pour marcher. On eût dit un vieux soldat. Mais quand je lui offris un
45 florin il fit un pas en arrière et me regarda avec colère.

— Was ist's ? Der Teufel ! (Qu'est-ce que c'est ? Que diable !) dit-il, et il me gratifia d'une dizaine d'injures.

— L'imbécile ! cria la babouschka en me faisant signe de le laisser là. Allons ! j'ai faim. Il faut dîner tout de suite. Je dormirai un peu, et puis nous retournerons à la roulette.

50 — Vous voulez y retourner, babouschka ! m'écriai-je.

— Pourquoi pas ? Parce que vous restez ici à vous ennuyer, il faut que je fasse comme vous ?

— Mais, madame, dit de Grillet, les chances peuvent tourner. Vous pouvez tout perdre d'un seul coup... Surtout avec votre jeu... C'était terrible !...

— Vous perdrez certainement, miaula mademoiselle Blanche.

55 — Et qu'est-ce que ça vous fait ? Ce n'est pas votre argent que je perdrai, c'est le mien !... Et où est M. Astley ?

La babouschka semblait très excitée. Tout ce qui ne concernait pas la roulette lui était indifférent. À la gare, on l'attendait déjà, comme une victime. Et, en effet, les craintes des nôtres se réalisèrent.

La babouschka s'attaqua de nouveau au zéro : tout de suite douze louis. Une fois, deux fois, trois fois. Le zéro ne sortait pas.

5 — Mets ! mets ! me commandait-elle.

J'obéissais.

— Combien de mises déjà ? me demanda-t-elle en grinçant des dents d'impatience.

— Douze déjà. Cela fait cent quarante-quatre louis. Je vous répète, babouschka, que peut-être jusqu'au soir...

10 — Tais-toi. Ponte sur le zéro et mets en même temps mille florins sur le rouge.

Le rouge sortit, mais le zéro ne vint pas.

— Tu vois ! tu vois ! Nous avons presque tout regagné. Encore sur le zéro, encore une dizaine de fois, et puis nous l'abandonnerons.

Mais, à la cinquième fois, la babouschka se découragea.

15 — Envoie le zéro au diable ! et mets quatre mille florins sur le rouge.

— Babouschka ! c'est trop !

Je faillis être battu. Je mis quatre mille florins sur le rouge. La roue tourna. La babouschka ne semblait pas douter du succès.

— Zéro ! appela le croupier.

20 D'abord, la babouschka ne comprit pas ; mais quand elle vit le croupier ramasser les quatre mille florins avec toutes les mises, et que le zéro sortait juste au moment où elle l'abandonnait, elle fit « Ha ! » et frappa ses mains l'une dans l'autre. On rit autour d'elle.

— Mon Dieu ! cria-t-elle, c'est justement maintenant qu'il sort ! C'est ta faute, me dit-elle, c'est toi qui m'as conseillé d'abandonner le zéro.

25 — Mais, babouschka, je vous ai dit ce qui est vrai. Puis-je répondre des hasards ?

— Va-t'en ! cria-t-elle avec colère.

— Adieu, babouschka.

Je fis mine de m'en aller.

30 — Alexis Ivanovitch, reste ! Où vas-tu ? Voilà qu'il se fâche, l'imbécile ! Reste, ne te fâche pas ; c'est moi qui ai tort. Dis-moi ce qu'il faut faire.

— Je ne vous conseille plus, babouschka. Vous m'accuseriez encore si vous perdiez. Jouez seule ; ordonnez ; je ferai ce que vous voudrez.

— Allons ! mets encore quatre mille florins sur le rouge. Tiens ! (Elle me tendit son portefeuille.) J'ai là vingt mille roubles.

35 — Babouschka !

— Je veux regagner mon argent ! Ponte.

J'obéis ; nous perdîmes.

— Mets ! Mets-en huit mille.

— Cela ne se peut pas, babouschka. La plus grosse mise est de quatre mille.

40 — Va donc pour quatre !

Cette fois, nous gagnâmes. Elle reprit courage.

— Tu vois ! tu vois !... Encore quatre mille.

J'obéis, nous perdîmes ; puis encore, et puis encore.

— Babouschka, tous les douze sont partis !

45 — Je vois bien, dit-elle avec une sorte de rage tranquille. Je vois bien, mon petit père, je vois bien ! Mets encore quatre mille florins.

— Mais il n'y a plus d'argent, babouschka. Il n'y a plus que des obligations et des chèques dans le portefeuille.

— Et dans la bourse ?

50 — Il n'y a que de la menue monnaie.

— Y a-t-il ici des changeurs ? On m'a dit qu'on peut escompter ici toute espèce de papiers.

— Oh ! tant que vous voudrez ! Mais vous perdrez à l'escompte des sommes énormes.

— Bêtises ! Je regagnerai tout ce que j'ai perdu. Roule-moi vers eux !... Qu'on appelle ces imbéciles !

Je reprends donc mes notes.

Finissons-en d'abord avec la babouschka.

5 Le lendemain, elle perdit, d'après le compte de Potapitch, quatre-vingt-dix mille roubles. Cela ne pouvait manquer d'arriver. Quand un pareil tempérament s'engage dans une telle voie, il n'en peut plus sortir ; c'est un traîneau lancé sur une pente de glace : toujours plus vite, plus vite, jusqu'à l'abîme. La seule chose qui m'étonna fut que cette vieille femme eût pu rester assise dans son fauteuil pendant huit heures. Mais Potapitch m'expliqua que, plusieurs fois, elle réalisa des gains importants ; exaltée alors par une nouvelle espérance, elle ne songeait plus à s'en aller. Du reste, les joueurs savent qu'un homme peut rester vingt-quatre heures à la table de jeu sans que les cartes se
10 brouillent devant ses yeux.

Cependant, ce même jour, des événements décisifs s'étaient passés à l'hôtel. Le matin déjà, avant onze heures, le général et de Grillet s'étaient décidés à faire une dernière tentative. Ayant appris que la babouschka ne songeait plus à partir et retournait à la gare, ils vinrent lui parler franchement. Le général tremblait. Il avoua tout, ses dettes, sa passion pour mademoiselle Blanche... puis, tout à
15 coup, il prit un ton menaçant, se mit à crier, à frapper du pied. Il lui reprochait d'être la honte de sa famille, d'être la fable de toute la ville et qu'enfin... « Enfin, vous faites honte à toute la Russie, madame, et la police n'a pas été inventée pour rien ! » – La babouschka le mit à la porte en le menaçant avec une canne.

Le général et de Grillet eurent, cette même matinée-là, plusieurs conciliabules. Ils songèrent
20 sérieusement à employer en effet la police, sous prétexte que la babouschka était folle, prodigue, etc. Mais de Grillet haussait les épaules, se moquait du général, qui allait et venait dans son cabinet, la tête perdue. Enfin, le petit Français fit un geste désespéré et s'en alla. On apprit le même soir qu'il avait quitté l'hôtel, après avoir eu avec mademoiselle Blanche un long entretien. Quant à cette dernière, elle avait pris à l'avance ses mesures. Elle avait donné congé au général en bonne et due
25 forme : « elle ne voulait plus le voir » ! Le général courut après elle et la retrouva à la gare ; elle s'en allait bras dessus bras dessous avec son prince. Ni elle ni madame de Comminges ne le reconnurent. Le petit prince ne le salua pas non plus. Néanmoins, celui-ci ne s'était pas encore prononcé ; mademoiselle Blanche faisait les derniers efforts pour obtenir qu'il prit une décision. Mais, hélas ! elle s'était cruellement trompée. Le soir même, elle apprit que le petit prince était « nu
30 comme un ver », et qu'il comptait sur elle, comme elle-même avait compté sur lui, pour pouvoir jouer à la roulette. Blanche le chassa de chez elle et s'enferma dans son appartement.

[...]

Il y a longtemps de cela, déjà deux mois, je m'aperçus qu'elle voulait faire de moi son ami, son
35 homme de confiance. Elle essaya. Mais cela réussit mal et n'aboutit qu'à nos singulières relations actuelles. Si mon amour lui déplâit, pourquoi ne pas me défendre de lui en parler ? Mais elle me le permet, elle me provoque même à ces entretiens et... ce n'est que pour se moquer de moi ! Elle prend plaisir, après m'avoir mis hors de moi, à m'abattre d'un seul coup, avec quelque sarcasme d'indifférence méprisante. Elle sait pourtant bien que je ne puis pas exister sans elle ! Voilà trois
40 jours passés depuis l'histoire du baron, et je ne puis plus supporter notre séparation. En la rencontrant, tout à l'heure, dans le parc, le coeur me battait avec une indicible violence. Elle non plus ne peut vivre sans moi ! Je lui suis nécessaire, mais serait-ce seulement à titre de bouffon ?

Elle a un mystère dans sa vie, c'est clair. Sa conversation avec la babouschka m'a douloureusement ému. Je l'ai pourtant mille fois suppliée d'être franche avec moi ; elle savait que j'étais prêt à donner ma vie pour elle, mais elle ne me marquait que du mépris ! Au lieu de ma vie, que je lui offrais, elle n'exigeait de moi que de ridicules incartades, celle avec le baron, par exemple. C'était révoltant ! C'est donc ce Français qui résume le monde à ses yeux !

— Et M. Astley ? Ici, la chose devenait décidément incompréhensible.

En rentrant, dans un transport de rage, je saisis ma plume et j'écrivis ceci :

« Paulina Alexandrovna, je vois clairement que le dénouement approche. Pour la dernière fois je vous demande : Voulez-vous, oui, ou non, ma vie ? Si je vous suis utile à n'importe quoi, disposez de moi. J'attends votre réponse ; je ne sortirai pas avant de l'avoir. Écrivez-moi ou appelez-moi ! »

Paulina me regarda d'un air distrait et impatient.

— Quoi ? la babouschka ? Je ne puis pas aller chez elle... Et d'ailleurs je ne veux demander pardon à personne, ajouta-t-elle avec irritation.

5 — Mais que faire ? Comment pouviez-vous aimer un tel homme ? Voulez-vous que je le provoque en duel ? Je le tuerai. Où est-il maintenant ?

— Il est à Francfort pour trois jours.

— Un mot de vous, et j'y vais par le premier train, dis-je avec un stupide enthousiasme.

Elle se mit à rire.

10 — Et s'il vous dit : « Rendez-moi d'abord les cinquante mille francs » ? Et puis, pourquoi se battrait-il ?... Quelle sottise !

— Où prendre ces cinquante mille francs ? répétais-je en grinçant des dents, comme si on pouvait les ramasser par terre ! – Écoutez, et M. Astley ?

Ses yeux jetèrent des éclairs.

15 — Eh bien, est-ce que toi-même, tu veux que je te quitte pour cet Anglais ? dit-elle avec un regard qui me transperça et un sourire triste. (C'était la première fois qu'elle me disait toi.)

Il semblait que la tête lui tournât. Elle se laissa tomber sur le divan.

20 J'étais comme foudroyé. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. – Quoi donc ? Elle m'aimait ! Elle était venue à moi non pas à M. Astley, elle, seule, une jeune fille, dans ma chambre, elle s'était délibérément compromise aux yeux de tous,**et moi j'étais là, devant elle, sans rien comprendre !

Une pensée étrange me vint.

— Paulina, donne-moi seulement une heure, et... je reviendrai. C'est... c'est nécessaire. Tu verras. Reste ici, attends-moi.

Je m'enfuis sans répondre à la question qu'elle me jeta.

25 Oui, parfois, une pensée bizarre, impossible, s'enfonce si fortement dans l'esprit qu'on finit par la prendre pour une réalité. Plus encore, – cette pensée est fortifiée par le désir, un désir irrésistible et fatal.

Quoi qu'il en soit, cette soirée est pour moi inoubliable. Un vrai miracle, – bien justifié par l'arithmétique, mais un miracle tout de même.

30 Il était déjà dix heures un quart. Je cours à la gare avec le ferme espoir, l'assurance presque de gagner. Jamais je n'avais été autant ni si étrangement ému.

Il y avait encore du monde ; car c'est l'heure où les vrais joueurs, ceux pour qui il n'y a au monde que la roulette, commencent leur journée.

35 Je m'assieds à la table même où la babouschka avait d'abord gagné puis perdu tant d'argent. Juste en face de moi, sur le tapis vert, était écrit le mot passe. Je tire de ma poche mes vingt louis et je les jette sur ce mot : passe.

– Vingt-deux, crie le croupier.

Je gagnais. Je remets de nouveau le tout, mise et premier gain.

[...]

40 À partir de ce moment, je ne me souviens d'aucune mise, d'aucun compte. Je me rappelle seulement, comme dans un rêve, que je gagnai seize mille florins. Trois coups malheureux me firent perdre douze mille florins. Je mis les quatre derniers mille sur le passe. J'étais devenu insensible ; j'attendais et agissais mécaniquement, sans penser. Je gagnai de nouveau, et quatre fois de suite. Je me rappelle encore que j'avais devant moi des monceaux d'or, et que c'était surtout la douzaine du milieu qui sortait le plus souvent, trois fois sur quatre, puis disparaissait une ou deux fois pour revenir de nouveau trois ou quatre fois de suite. Cette régularité étonnante procède parfois par séries, et c'est ce qui fait perdre la tête aux vrais joueurs qui jouent le crayon à la main.

50 Il pouvait s'être passé une demi-heure depuis mon arrivée. Tout à coup les croupiers me firent observer que j'avais gagné trente mille florins et qu'on allait fermer la roulette jusqu'au lendemain. Je saisis tout mon or, je le mis dans mes poches, pêle-mêle avec les billets, et courus dans une autre salle, à une autre table de roulette. Toute la foule me suivit. On me donna une place et je me mis de nouveau à ponter au hasard, sans compter. Je ne puis comprendre ce qui me sauva.

Il devait être sept heures du matin quand je revins à moi. Le soleil éclairait la chambre. Paulina était assise près de moi et me regardait étrangement, se détournant parfois pour regarder la table et l'argent.

5 J'avais mal à la tête. Je voulus prendre la main de Paulina, mais elle me repoussa et se leva. Elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et resta appuyée à la croisée pendant trois minutes. Je me demandais : que va-t-il arriver ? comment tout cela finira-t-il ? Tout à coup, elle revint à la table et, me regardant avec une haine extraordinaire, me dit, les lèvres tremblantes de colère :

— Eh bien, rends-moi maintenant mes cinquante mille francs.

— Paulina, encore ? encore ?

10 — Tu as peut-être réfléchi ? Ha ! ha ! ha ! Tu les regrettes déjà ?

Les vingt-cinq mille florins étaient encore en tas sur la table ; je les pris et les lui remis.

— Ils sont bien à moi, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle avec une physionomie méchante.

— Mais ils étaient à toi dès que je les eus.

— Eh bien ! les voilà, tes cinquante mille francs !

15 Elle leva la main, me jeta avec force les liasses de billets en plein visage et sortit en courant.

[...]

Je courais chez le général, quand une porte voisine de la sienne s'ouvrit et quelqu'un m'appela. C'était madame veuve Comminges qui m'appelait sur l'ordre de mademoiselle Blanche. J'entrai chez mademoiselle Blanche.

20 Son appartement se composait de deux pièces. Je l'entendis rire dans sa chambre à coucher. Elle se levait.

— Ah ! c'est lui !! Viens donc, bêta ! Est-il vrai que tu as gagné une montagne d'or et d'argent ?... J'aimerais mieux l'or.

— Oui, j'ai gagné, répondis-je en riant.

25 — Combien ?

— Cent mille florins.

— Bibi, comme tu es bête ! Mais viens donc ici, je n'entends rien. Nous ferons bombance, n'est-ce pas ?

J'entrai dans la chambre.

30 Elle était vautreée sous sa couverture de satin rose d'où sortaient ses épaules dorées, fermes, magnifiques, – de ces épaules qu'on voit seulement en rêve, – et sur lesquelles s'entr'ouvrait une chemise de fine dentelle ; – ce qui allait fort bien à son teint chaud.

— Mon fils, as-tu du coeur ? s'écria-t-elle en m'apercevant et en riant de plus belle.

Sa gaieté semblait même sincère !

35 — Tout autre que... – commençai-je en parodiant Corneille.

— Vois-tu ! vois-tu ! D’abord trouve-moi mes bas et aide-moi à les mettre. Ensuite, si tu n’es pas trop bête, je t’emmène à Paris. Tu sais que je pars à l’instant.

— À l’instant ?

— Dans une demi-heure.

40 En effet, les paquets étaient faits, les malles étaient bouclées. Le café servi depuis longtemps.

— Eh bien, veux-tu ? Tu verras Paris. Dis donc, qu’est-ce que c’est, un outchitel ? Tu étais bien bête quand tu étais outchitel. Où sont mes bas ? Allons, aide-moi donc !

Elle me montra un petit pied adorable, un pied de statue. Je me mis à rire et l’aidai à mettre un bas, tandis qu’elle restait au lit et continuait à bavarder.

45 — Eh bien ! que feras-tu si je t’emmène ? D’abord, je veux cinquante mille francs. Tu me les donneras à Francfort. Nous allons à Paris. Là, nous vivrons ensemble, et je te ferai voir des étoiles en plein jour. Tu verras des femmes telles que tu n’en as encore jamais vu. Écoute...

— Attends. Je te donne cinquante mille francs, soit ; mais alors que me restera-t-il ?

50 — Cent cinquante mille ! De plus, je reste avec toi, un mois, deux mois, je ne sais combien de mois !... Nous dépenserons pendant ces deux mois les cent cinquante mille francs, cela va sans dire. Tu vois, je suis bon enfant, et, je t’avertis d’avance, tu verras des étoiles !

— Comment ! nous dépenserons tout en deux mois ?

55 — Ça t’effraye. Ah ! vil esclave ! ne sais-tu donc pas qu’un mois de cette vie vaut mieux que toute ton existence ? Un mois ; et après, le déluge !... Mais tu ne peux comprendre. Va-t’en ! Tu ne vaud pas ce que je t’offre... Aïe ! que fais-tu ?

Je chaussais son second pied et, ne pouvant plus y tenir, je l’embrassais. Elle le retira prestement et m’en donna un coup en pleine figure. Là-dessus, elle me mit à la porte.

— Eh bien ! mon outchitel, je t’attends si tu veux. Dans un quart d’heure je pars, me cria-t-elle comme je m’en allais.

Une semaine après notre installation à Paris, le général arriva. Il se présenta aussitôt chez Blanche et n'en sortit plus guère, quoiqu'il eût quelque part un petit appartement. Blanche l'accueillit avec joie, riant et criant, et se jeta même à son cou. Elle ne le lâcha plus. Il la suivait partout, au Bois, au boulevard, au théâtre, chez ses amis. C'était un emploi que le général pouvait encore tenir. Il était
5 présentable, convenable, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des favoris teints et ses grandes moustaches de cuirassier. D'excellentes manières d'ailleurs ; il portait très congrûment le frac et exhibait toutes ses décorations. Enfin, un tel cavalier était très bon à montrer au boulevard, très bon et très recommandable. Ce pauvre homme ne se tenait pas de joie, car il ne comptait guère sur un tel accueil ; il était dans un perpétuel transport de félicité fébrile que je me gardais bien de troubler. –
10 Notre départ de Roulettenbourg l'avait laissé comme fou. On l'avait condamné à un traitement rigoureux ; mais, un beau jour, il s'échappa : servir de laquais à Blanche était pour lui le seul traitement efficace. Toutefois, les symptômes de son mal persistèrent encore longtemps après. Je pus m'en apercevoir durant les longues heures que je passai avec lui quand Blanche disparaissait pour tout un jour. (On l'eût retrouvée chez Albert.) Il jetait autour de lui d'étranges regards, comme
15 s'il cherchait quelque chose. Mais, n'apercevant rien, il perdait le souvenir de ce qu'il désirait et tombait en torpeur jusqu'au moment où Blanche, gaie, vive, vêtue à miracle, apparaissait, après s'être annoncée par un frais éclat de rire. Elle courait à lui, le secouait, et même l'embrassait, – cela, toutefois, rarement.

Elle plaidait ensuite devant moi la cause du « bon homme » ; elle était même, je vous jure, très
20 éloquente. Elle me rappelait que c'était pour moi qu'elle avait quitté le général, qu'elle était depuis longtemps sa fiancée, qu'elle s'était engagée à lui par serment, qu'il avait abandonné sa famille pour elle, qu'enfin j'étais son ancien serviteur, que je ne devais pas l'oublier, que je devais avoir honte... Je gardais le silence, je me mettais à rire, et tout finit par là ; c'est-à-dire qu'elle me crut
25 d'abord sot, puis elle s'arrêta à la pensée que j'étais bon et d'humeur très coulante. En un mot, je sus mériter la bienveillance de cette respectable fille. Une bonne fille, d'ailleurs, en vérité, – à un certain point de vue. Je l'avais d'abord mal comprise.

— Tu es un homme intelligent et bon, me disait-elle vers la fin, et... et... je regrette seulement que tu sois si sot ; tu n'auras jamais rien. Un vrai Russe, quoi, un Kalmouk !

Elle me chargea plusieurs fois de promener le général, à peu près comme on l'ordonne à un laquais
30 en livrée. Je menais donc le « bon homme » au théâtre, au bal Mabille, au restaurant. Blanche me donnait pour cela de l'argent. Pourtant, le général n'en manquait pas et aimait fort à étaler son portefeuille devant les gens. Peu s'en fallut, un jour, que je ne dusse employer la force pour l'empêcher d'acheter une broche de sept cents francs qu'il avait vue au Palais-Royal et qu'il voulait,
35 coûte que coûte, offrir à Blanche. Qu'était-ce pour elle qu'une broche de sept cents francs ? Le général ne possédait pas plus de mille francs, et je ne sais même d'où cet argent lui venait. La générosité de M. Astley était l'explication la plus plausible, d'autant plus qu'il avait pu payer à l'hôtel la note du général. La conduite du « bon homme » à mon égard était de nature à me faire croire qu'il ne soupçonnait même pas mes relations avec Blanche. Je suppose qu'il s'expliquait ma
40 présence chez elle en m'attribuant quelque emploi, comme de secrétaire particulier, voire de domestique. Il me traitait de haut, et même me réprimandait de temps en temps.

[...]

Enfin, nous nous séparâmes, et Blanche, cette stupide Blanche, avait presque les larmes aux yeux en me faisant ses adieux.

45 — Tu as été bon enfant, me disait-elle en pleurant. Je te croyais bête, et tu en avais l'air, mais ça te va.

Et, en me serrant une dernière fois la main, elle s'écria : « Attends ! » Elle courut dans son boudoir, et, un instant après, elle m'apporta deux billets de mille francs. Je ne l'aurais pas crue capable de cela.

50 — Ça te servira. Tu es peut-être un très savant outchitel, mais tu es si bête ! Je ne veux pas te donner davantage, tu jouerais... Adieu ! nous serons toujours bons amis, et si tu gagnes de nouveau, viens chez moi, et tu seras heureux.

Il me restait encore cinq cents francs, une magnifique montre de mille francs, des boutons de chemise en diamant et quelques bijoux. J'aurais pu vivre quelque temps sans souci.

55 Je sais où trouver M. Astley, je vais à sa rencontre. Il m'apprendra tout lui-même. Et puis j'irai directement à Hombourg. Peut-être l'année prochaine passerai-je une saison à Roulettenbourg ; mais on dit qu'il n'est pas bon de courir deux fois la chance à la même table.

— Vous êtes engourdi, remarqua-t-il. Vous vous êtes désintéressé de la vie sociale, des devoirs humains, de vos amitiés, – car vous en aviez, – et vous avez même abandonné vos souvenirs. Je me rappelle le temps où vous étiez dans toute l'intensité de votre développement vital. Eh bien, je suis sûr que vous avez oublié vos meilleures impressions d'alors. Vos rêves d'aujourd'hui ne vont pas plus loin que rouge et noir, j'en suis sûr.

— Assez, monsieur Astley, assez, je vous en prie ; ne me rappelez pas mes souvenirs, m'écriai-je avec rage. Sachez que je n'ai rien oublié. J'ai seulement chassé de ma mémoire le passé jusqu'au moment où ma situation aura changé, et alors, alors... alors vous verrez un ressuscité !

— Vous serez encore ici dans dix ans ; je vous offre d'en faire le pari, et, si je perds, je vous le payerai ici même, sur ce banc.

— Pour vous prouver que je n'ai pas tout oublié, permettez-moi de vous demander où est maintenant mademoiselle Paulina. Si ce n'est pas vous qui m'avez racheté, c'est certainement elle, et voilà longtemps que je suis sans nouvelles à son sujet.

— Non, je ne crois pas que ce soit elle qui vous ait racheté. Elle est maintenant en Suisse, et vous me ferez plaisir en cessant de me questionner sur mademoiselle Paulina, dit-il d'un ton ferme et légèrement irrité.

— Cela signifie qu'elle vous a blessé aussi, m'écriai-je en riant malgré moi.

— Mademoiselle Paulina est la plus honnête et la meilleure personne qui soit au monde. Je vous le répète, cessez vos questions. Vous ne l'avez jamais connue, et son nom prononcé par vous offense tous mes sentiments.

— Ah !... Vous avez tort. Jugez vous-même : de quoi parlerions-nous, si ce n'est d'elle ? Elle est le centre de tous nos souvenirs. Je vous demande seulement ce qui concerne... pour ainsi dire, la position... extérieure de mademoiselle Paulina, et cela peut se dire en deux mots.

— Soit ! à condition que ces deux mots vous suffiront. Mademoiselle Paulina a été longtemps malade. Elle n'est pas même encore guérie. Elle a vécu pendant quelque temps avec ma mère et ma soeur dans le nord de l'Angleterre. Il y a six mois, la babouschka, – vous vous rappelez cette folle ? – est morte en lui laissant sept mille livres. Elle voyage maintenant avec la famille de ma soeur, qui est mariée. Son frère et sa soeur sont aussi avantagés par le testament et font leurs études à Londres. Le général est mort il y a un mois, à Paris, d'une attaque d'apoplexie. Sa femme le traitait à merveille, mais avait fait passer à son propre nom toute la fortune de la babouschka. Voilà.

[...]

— Oui, malheureux, elle vous aimait, et je puis vous le révéler, car vous êtes un homme perdu. J'aurais beau vous dire qu'elle vous aime encore, vous resterez ici cependant ! Oui, vous êtes perdu ! Vous aviez certaines facultés rares, un caractère vif. Vous étiez un homme de valeur. Vous auriez pu être utile à votre patrie, qui a tant besoin d'hommes ! Mais vous resterez ici ; votre vie est finie. Je ne vous en fais pas un crime : à mon avis, tous les Russes sont comme vous. Ce n'est pas toujours la roulette qui les perd ; mais qu'importe le moyen ? Les exceptions sont rares. Vous n'êtes pas le premier à ne pas comprendre la loi du travail. La roulette est le jeu des Russes par excellence. Jusqu'ici vous étiez honnête, vous préféreriez servir que voler. Mais votre avenir m'épouvante. Assez

40 et adieu ! Vous avez probablement besoin d'argent. Voilà dix louis d'or, allez les jouer. Prenez...
Adieu... Prenez donc !

— Non, monsieur Astley ; après tout ce que vous venez de me dire...

— Prenez ! s'écria-t-il. Je suis convaincu que vous êtes encore honnête, et je vous fais cette offre
comme peut la faire un ami à un véritable ami. Si j'étais sûr que vous renoncerez au jeu et que vous
45 retournerez dans votre patrie, je vous donnerais immédiatement mille livres pour le commencement
de votre carrière. Mais non, mille livres ou dix louis sont aujourd'hui pour vous la même chose.
Vous les perdrez en tout cas. Prenez, et adieu.

— Je les prends à condition que vous me permettez de vous embrasser avant de vous quitter.

— Oh ! cela, avec plaisir.

50 Nous nous embrassâmes, et M. Astley partit.

Non, il a tort. Si j'ai parlé de Paulina et du petit Français sans assez de mesure, il en a tout à fait
manqué en parlant des Russes. Je ne m'offense pas personnellement de ce qu'il m'a dit... Du reste,
tout cela, ce ne sont que des paroles, des paroles... Il faut agir. Le principal est de courir en Suisse.
Demain même... Oh ! si je pouvais partir tout de suite, me régénérer, ressusciter ! Il faut leur
55 prouver que... Il faut que Paulina le sache, je puis être encore un homme. Il faut seulement...
Aujourd'hui, il est déjà trop tard, mais demain... Oh ! j'ai le pressentiment, – et il n'en peut être
autrement... – J'ai quinze louis, et j'avais commencé avec quinze florins ! Si je me conduis avec
prudence, et je ne suis plus un enfant, il ne se peut... Ah ! je ne comprends donc pas moi-même que
je suis perdu ! Mais qui m'empêche de me sauver ? De la raison, de la patience, et je suis sauvé...
60 Je n'ai qu'à tenir bon une fois, et, en une heure, je puis changer ma destinée. Il faut avoir du
caractère, c'est l'important...

Ah ! oui ! j'ai eu du caractère, cette fois !... J'ai perdu, cette fois, tout ce que possédais...

Je sors de la gare et je retrouve, dans mon gousset, encore un florin. J'ai donc de quoi dîner, pensai-
je. Et je n'avais pas fait cent pas que je retournais au salon de jeu. Je mis mon florin sur
65 « manque », et vraiment il y a quelque chose de particulier en ceci : un homme seul, loin de son
pays natal, loin de ses amis, sans savoir s'il mangera aujourd'hui, risque son dernier florin, le
dernier des derniers ! J'ai gagné, et, vingt minutes après, je sortais avec cent soixante-dix florins
dans ma poche. C'est un fait ! Voilà mon dernier florin ! Et que serais-je devenu si j'avais manqué
de courage ?...

70 Demain, demain, tout finira...